

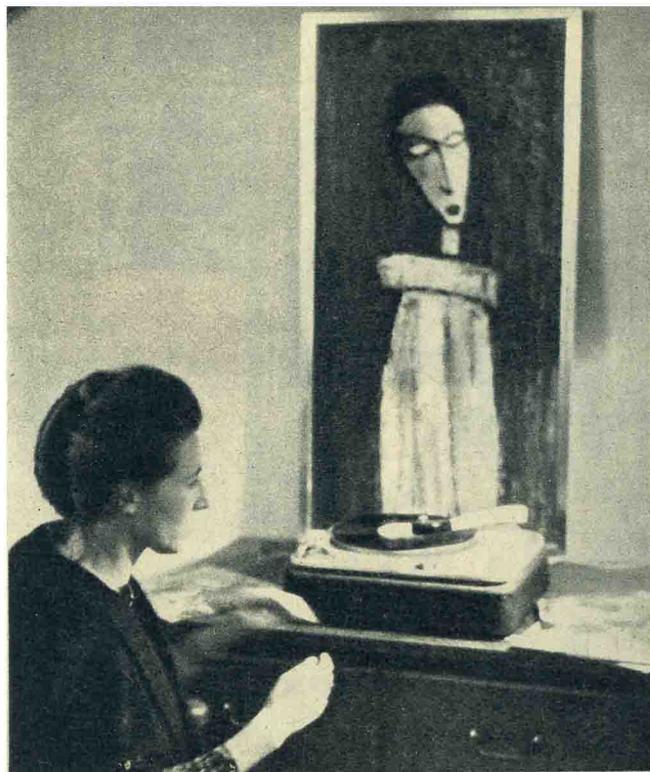
L'auteur du « Gorille », l'ennemi des gendarmes, l'ami de Jeanne et de Margot se voit consacrer une thèse de son vivant.
« Paris-Match » l'a confronté avec l'étudiante qui a disséqué savamment ses chansons.

BRASSENS EN SORBONNE: MENTION BIEN

Elle est toute blonde, toute jeune, tout intimidée avec son gros cahier sous le bras, dans cette pièce qui ouvre sur une impasse de Montrouge où pousse un arbre. Elle a réussi ce à quoi rêvent des milliers de garçons et de filles : être reçue par Georges Brassens.

Il est là, debout, pataud, tirant nerveusement sur sa bouffarde pour dissimuler son embarras. Cette rencontre, pour lui aussi, est solennelle. Car la jeune visiteuse n'est pas n'importe quelle « fan » venue admirer son idole. A vrai dire, elle en sait plus sur Georges Brassens que Brassens lui-même : Annie Guyot, vingt-huit ans, vient de présenter en Sorbonne une thèse : « Valeurs expressives du français dans la chanson moderne », mais sous ce titre académique, il est question, uniquement, des chansons de Brassens. Et la thèse a obtenu la mention « Bien ».

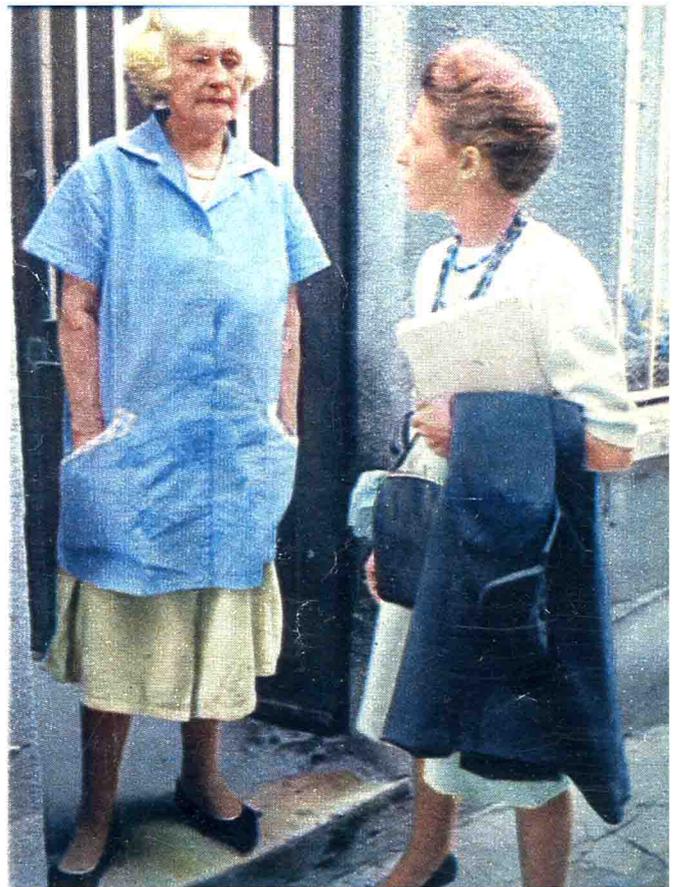
Etudiante à Lille il y a dix ans, elle avait préparé un certificat de licence sur le Moyen Age. Et justement, dans la langue des fabliaux, des trouvères et des troubadours, c'est la langue de Brassens qu'elle retrouve. Elle doit choisir un sujet de thèse: pourquoi pas Brassens, se dit-elle... La sévère Sorbonne se fait un peu tirer l'oreille. Mais les professeurs ont aussi des enfants qui aiment Brassens, et avec une ironie un peu amusée, ils donnent le feu vert à Mlle Guyot. Elle fait un plan, elle loue un électrophone.



Outil de travail pour une thèse, l'électrophone.

A longueur de journée, elle écoute les chansons de Brassens. Sur des fiches, elle en relève le texte. Et elle applique à ces phrases d'aujourd'hui, toutes gonflées de sève, les méthodes d'explication de texte les plus traditionnelles. Quand son travail est prêt, par courtoisie et aussi par curiosité, pour voir si l'auteur qu'elle connaît bien maintenant cadre avec l'homme, elle va le voir. Elle lui lit sa thèse. Il écoute, il est pris. Le dialogue commence.

Annie Guyot arrive chez Jeanne. Jeanne avait hébergé Brassens à son arrivée à Paris. Il lui a dédié une chanson : « Chez Jeanne... On vient n'importe quand... On fait partie de la famille, dans son cœur, en se poussant un peu, reste encore une petite place. » Georges Brassens ne fait jamais rien sans consulter Jeanne.



C'est la rencontre de l'élève, Annie Guyot, et du sujet de la thèse universitaire qu'elle a choisie :
Georges Brassens (une œuvre de 51 chansons).
Posée sur la table, une pièce importante du dossier : la guitare de l'auteur.

LES FAUTES DE FRANÇAIS ? ON LES PARDONNE BIEN A BAUDELAIRE...

— Pensez-vous que j'aie bien compris votre œuvre, que j'aie pénétré à « l'intérieur » de votre pensée ?

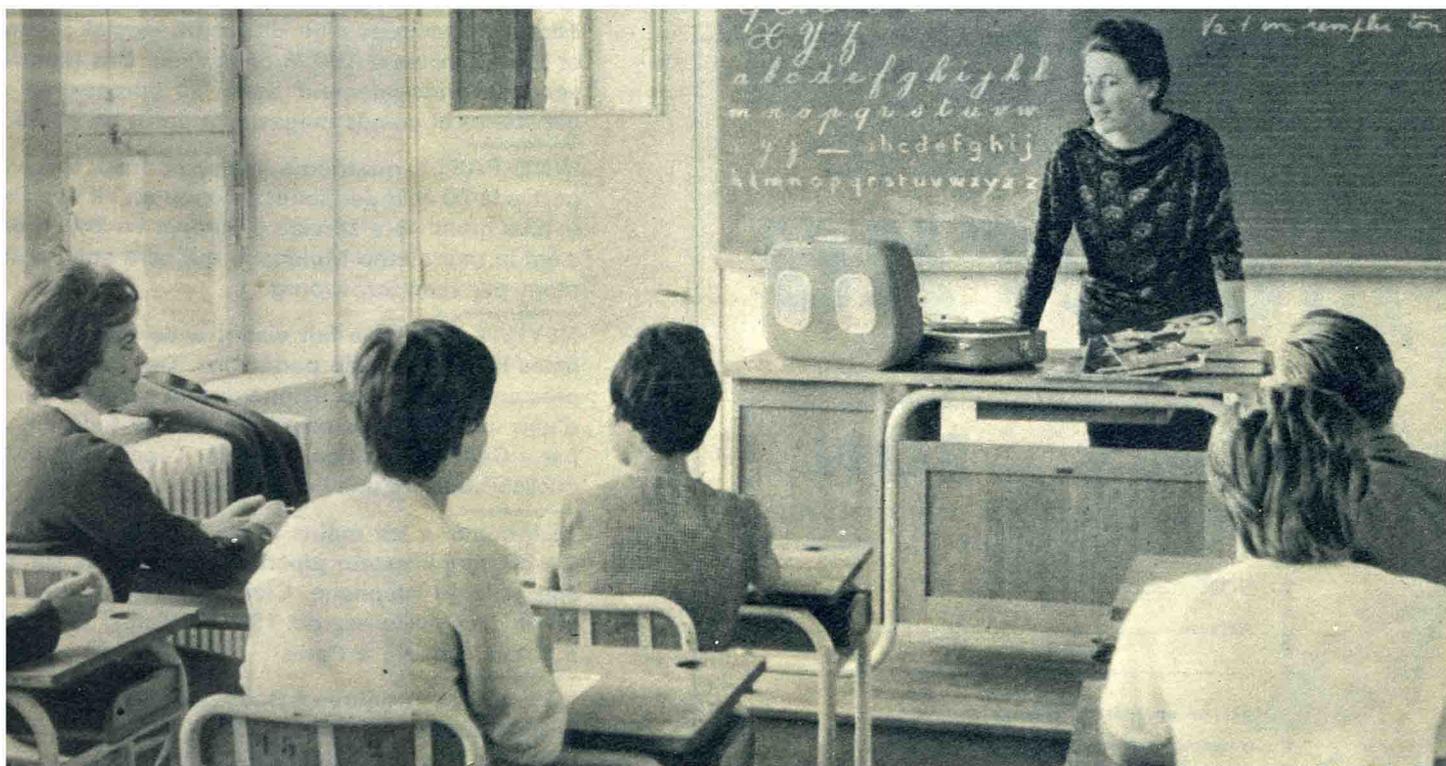
— Cela oui, certainement (la réponse est venue rapide, convaincue). Mais vous me reprochez mes fautes de français !

— Des négligences de style, vous voulez dire. Au contraire, j'ai essayé de les expliquer : vos apostrophes, vos « e muets » supprimés comme dans le langage courant, le fameux : « On fait force de trous dans ma lune de miel », par exemple, je le justifie par une analogie avec la locution « beaucoup de... ».

— Pour un autre public que celui de vos professeurs, auriez-vous présenté votre ouvrage sous cette forme ? On sent que vous essayez quand même de convertir les « gens sérieux » et de me faire pardonner certaines faiblesses, certaines chevilles... Moi, je suis un arrangeur de syllabes, c'est assez difficile à faire. Et les universitaires pourraient s'en apercevoir ! Quelques fautes de langue ? Tout le monde en fait. Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, même Racine, mais on les leur pardonne plus facilement qu'à Brassens.

— Un arrangeur de syllabes ! Vous êtes tout autre chose, Monsieur Brassens. Vous établissez avec bonheur la liaison entre la spontanéité populaire et la culture.

— Je ne sais pas « penser » mes chansons. Elles vivent en moi et n'ont pas plus d'importance, si vous voulez, que la pomme sur le pommier. « Penser », je pourrais y arriver en me grattant le cerveau, en regardant comment les autres procèdent, en disséquant leurs livres. Votre professeur, lui, ne s'y intéresse pas, mais pour moi un sabot, surtout un sabot de femme, c'est plus important que les... élucubrations (ce n'est pas le mot qu'emploie Brassens) de M. Descartes. Les universitaires, eux, ils imaginent que, dès qu'on parle d'une fleur ou d'un arbre, on s'éloigne de la vérité. Moi, je m'accroche aux fleurs, aux arbres, car c'est ça pour moi la vérité. J'ai essayé de la philosophie, mais si on quitte de vue les arbres, on est perdu. Ici, dit-il, il faut que je m'explique ; je me « f... » du vrai arbre, mais j'aime les arbres et les fleurs que je recrée dans mon monde. Car moi, je n'aime pas m'asseoir sur l'herbe, regarder l'automne les feuilles qui tombent et le ciel. Je m'imagine cette nature, je la remets dans mon univers, dans ma tête. Je m'y inclus moi-même et je me force un peu à être poète. Il fallait bien que je recrée ma poésie (et la lèvres de Brassens se relève d'un côté : il va mordre) car, pour moi, la poésie de la famille, du service militaire, de la campagne le dimanche, des joies en commun, ça ne me concerne pas. Alors, je m'en suis fait une autre. Et, en elle, je vis.



A ses élèves, Annie Guyot fait écouter des disques de Georges Brassens. A partir des chansons, elle leur enseigne la poésie et la versification.

CHERCHER A SE FAIRE COMPRENDRE, ÇA NE VAUT PAS LA PEINE

— Vous puisez, pour composer vos strophes, dans certains fonds populaires de la langue, et vous touchez, quoi que vous en disiez, un public qui est sensible à la poésie des mots, des images et des situations.

— Ecrire, c'est une coquetterie. Si j'écris, c'est pour le public que j'aime. Mais je sais bien que la majorité ne me suit pas. Ils doivent sentir quelque chose, même s'ils ne me comprennent pas, mais je ne pense pas que ça vaille la peine de chercher à se faire comprendre. Ceux qui doivent recevoir ce que je veux dire le recevront ; tant pis pour les autres !

SI JE DEVIENS « SÉRIEUX », CE NE SERA PLUS MOI

— Il y a des êtres qui ont besoin d'être aidés pour comprendre ce qu'ils cherchent, ne croyez-vous pas ?

— Si je m'engage dans cette voie — et les yeux de Brassens rient — je vais devenir « sérieux ». Alors ce ne sera plus moi. Pour moi, la poésie, c'est la vie : faire de la poésie, c'est vivre. Voilà ma façon de donner aux autres. Je leur apporte des pâquerettes, des saules, de l'eau qui court.

— Pour moi professeur, le problème est le même. Si dans l'une de mes classes il y a deux ou trois bougres que j'aide à franchir, sans larmes, un stade de la vie, c'est tout ce que je demande. Vous, c'est pareil. Vous apprenez à certains qu'ils ne sont pas seuls.

— Bon. Mais votre étude est faite pour un milieu universitaire. Votre travail ne peut concerner que « les gens sérieux ».

— Non, il y a tout un public capable de s'intéresser à une thèse sur Brassens, un public de potaches, de bacheliers, d'étudiants... et d'autres.

— Et ce public ne préfère pas s'adresser aux grands poètes ? Vous croyez qu'il a besoin de ce que j'écris ?

— J'en suis sûre. Un de mes camarades, vingt ans, autodidacte, dynamique, sensible, mais qui s'est durci, un grand cœur que les coups durs de la vie ont mené aux confins de l'absurde et du désespoir, un « camusien », m'a dit : « Tu vois, Brassens, c'est le seul type qui me ferait pleurer... » Pourtant, croyez-moi, il « bouffe » du livre. Français, anglais, américains, il en a lu !...

— Quelle horreur !

— Et vous, vous n'en avez pas « bouffé » peut-être ? Pourquoi atteignez-vous les jeunes ? Pourquoi arrivez-vous à toucher la fibre la plus cachée, la plus profonde, la seule qui puisse encore émouvoir un type comme mon camarade ? Parce que vous exprimez avec force la vraie révolte et la vraie tendresse qui sont au fond des cœurs.

J'AI TOUJOURS EU HORREUR DE PARAÎTRE EN PUBLIC

— Si je ne sentais pas que les gens ont un peu de sympathie pour moi ou pour mes personnages, je crois que je ne pourrais pas monter sur la scène. Car il faut bien le dire, j'ai horreur de paraître en public. Je déteste le plateau.

— Un contact s'établit pourtant par les mots.

— Bien sûr. Mais je n'aime pas faire des confidences. Chanter, c'est une manière d'en faire ! Que personne ne me suive, et j'enregistrerai seulement des disques. J'avais bien pensé à ne plus paraître sur scène, mais le disque seul ne fait pas naître le contact.

— Au fond, vous croyez à vos chansons...

— J'y crois... et je n'y crois pas. Par exemple : si un type me dit, c'est de la m...éclasse, cela ne me fait pas de peine. Bien sûr, ça dépend qui me le dit ! Quand j'y crois un peu, eh bien ! là, j'en souffre. C'est mon mauvais côté, ma pointe d'orgueil. Puisque j'existe, j'ai de l'orgueil. Quand on vit, il faut bien plaire aux autres. Et pourtant avec les êtres j'ai encore une autre vérité, indépendante de ma volonté. Vous, vous pouvez parler de ce que vous avez fait n'importe quand ?

— Oui, si j'ai un public que j'aime, mes gosses, par exemple.

— Moi, il y a des gens qui me rendent muet. Je me sens vide devant eux. Je réagis comme une cellule photoélectrique qui enregistre plus ou moins de lumière et qui s'ouvre ou se rétracte selon la source lumineuse. Si un diaphragme se ferme, il n'y a plus rien à faire.

**MA CHANCE :
JE ME SUIS FABRIQUE
UN « CULOT »**

— Au fond, j'ai une chance, celle d'avoir pu me fabriquer un culot malgré que je sois pudique. Il faut du culot pour chanter avec le vocabulaire que j'ai choisi. On dirait que je fais tout pour que ça ne marche pas ou pour heurter les gens. Je n'ai près de moi aucun « faire valoir ».

— Pas d'orchestre, pas de décor, c'est vrai.

— Pas même une jolie voix : c'est inconcevable. Quand j'arrive avec une chanson nouvelle et que ça ne « leur » plaît pas, je le devine et je vous assure que je ne « rigole » pas. J'ai l'air d'un... serin. Je le vois dans leurs yeux. Si vous parlez à quelqu'un et que vous sentez qu'il ne vous croit pas, c'est dur : le public, c'est pareil.

**MON EDITEUR EXIGE
DES CHANSONS A GROS MOTS**

— Faire de belles chansons avec de gros mots, c'est ma croix ! Mais mon éditeur les exige parce que le public les réclame ! Les autres, comme « les Sabots d'Hélène », « les Amours d'antan », « le Père Noël » et « la Petite Fille » elles sortent de moi. C'est vraiment moi-même. Mais les rudes, si vous saviez le mal qu'elles me donnent !

— Je les ai étudiées de près !

— Vous avez vu qu'il y a dans un style de ce genre une montée, une chute, une remontée, c'est vraiment un boulot impossible. Et long, et qu'il faut reprendre. Si j'écrivais plus brusquement, je serais un tout autre type. Le premier jet prendrait plus vite devant le public — comme une élégance douteuse qui vous frappe dans la rue — mais tiendrait moins. Cependant, c'est déjà se forger une apparence que de polir ses textes !

— Vous appelez cela sans doute une atteinte à la vérité ?

— Pourquoi pas ? Mais compensée, paradoxalement, par mes lacunes ! Une faute de la voix, un oubli qui me fait marquer deux ou trois secondes d'arrêt — véritable suspense pour l'attention — créent un contact humain plus grand avec le public : tout cela peut-être apporte une vérité dans ma manière.

ON A FAIT DE MOI UN SUISSE, UN BELGE. C'EST ÇA LA GLOIRE

— Ecrire ? Je peux presque toujours — sauf quand une chanson est totalement achevée. Il m'est alors impossible d'y revenir. Vous, avez-vous relu votre travail ?
— Pas à tête reposée, je n'en ai jamais eu le temps.

— C'est bien. On ne se baigne pas deux fois dans la même eau. En musique pour moi, tout est différent. Il y a des jours où je ne trouve rien — strictement rien. Au fond, là plus qu'ailleurs, je suis un autodidacte. J'ai écouté, j'ai aimé la musique, j'ai accroché tout ce qui était possible d'entendre. J'ai gratté la mandoline quand j'étais même, la guitare ensuite qui m'a tout appris. Je l'ai compris en lisant plus tard les traités. Je trouvais déjà des rythmes en classe en battant d'une main sur mon bureau. Cela m'a valu quelques ennuis.

— Au lycée de Sète ?

— Oui, au « Collège », comme on l'appelait. Car c'est à Sète que je suis né. On m'a naturalisé suisse, belge, que sais-je ?

C'est ça la gloire ! Au fond, ma chance, c'est de ne pas avoir eu une jolie voix ! Plus jeune, je me serais peut-être plié à une certaine discipline du chant.

— Vous ne savez pas chanter au sens de l'art de chanter. Vous savez dire.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Mais c'est comme cela qu'il faut prendre mes chansons — d'une façon rude, non raffinée. Je les ai chantées par accident, comme j'aimais les chanter au milieu des copains et, certaines au moins, ne pourraient pas être dites avec une belle voix. Je connais bien, depuis onze ans que je passe sur scène, les trucs que je pourrais utiliser et qui marcheraient infailliblement. Mais cela ne m'intéresse pas. A une époque, je me suis dit : « Si ça ne leur plaît pas, tant pis, moi, ça me plaît... » Je retourne toujours au jaillissement, à la spontanéité : pour moi, c'est ça la musique...

H. C.

REPORTAGE HENRIETTE CHANDET / HUBERT DE SEGONZAC

Paris Match

28 septembre 1963